

CULTURE • ARTS

Exposition : les mondes perdus d'Unica Zürn

L'hôpital Sainte-Anne, à Paris, présente les dessins magnétiques de l'artiste, poétesse et dessinatrice, qui y fut internée, entre 1961 et 1963.

Par Philippe Dagen • Publié le 07 février 2020 à 08h00

Article réservé aux abonnés



« Sans titre » (vers 1965), par Unica Zürn, encre de Chine et aquarelle sur papier.
COLLECTION PRIVÉE, PARIS/DOMINIQUE BALIKO

Du 26 septembre 1961 au 23 mars 1963, Unica Zürn, poétesse et dessinatrice, est internée à l'hôpital Sainte-Anne. Elle y est admise à la suite d'une crise au cours de laquelle elle a détruit de nombreux dessins. Dans les deux salles que l'hôpital consacre régulièrement à des expositions sont réunis aujourd'hui une centaine de ses dessins et quelques documents et archives. La dernière rétrospective à Paris a eu lieu à la Halle Saint-Pierre en 2006 et ses dessins ont été plusieurs fois montrés depuis une vingtaine d'années dans des manifestations collectives, les unes placées sous le signe du surréalisme, les autres sous celui des troubles psychiques. Zürn n'est donc pas une inconnue. Il n'empêche, chaque fois que le regard se trouve en présence de l'un de ses dessins et qu'il s'applique à y pénétrer, l'étrangeté et le magnétisme opèrent comme si c'était la première fois.

Lire la critique de l'exposition à la Halle Saint-Pierre (en 2006) : [L'inquiétante minutie des dessins d'Unica Zürn](#)

Unica Zürn, donc. Naissance à Berlin en 1916 dans une famille bourgeoise, père officier de cavalerie et voyageur au long cours, mère héritière fortunée. Divorce des parents en 1930, remariage de sa mère, Pauline, l'année suivante avec Heinrich Doehle (1883-1963), haut gradé SS qui, semble-t-il, ne fut pas inquiet après 1945. Le père d'Unica Zürn s'inscrit lui-même au parti nazi en 1932. Après des études de commerce, elle travaille comme scénariste et publicitaire dans les studios de l'UFA, qui est alors l'instrument cinématographique du III^e Reich sous la surveillance de Goebbels. Elle se marie en 1942 et a deux enfants, en 1943 et 1945. Son frère aîné Horst meurt en août 1944 près de Vitebsk. Jeunesse douloureuse et banale sous le III^e Reich.

En 1953, encore dans le monde artistique berlinois, elle rencontre Hans Bellmer (1902-1975)

En 1949, Unica Zürn divorce et laisse ses enfants à la garde de leur père. Sans que l'on sache précisément comment, elle devient une familière du cabaret artistique Die Badewanne (« la baignoire »), dont l'un des fondateurs est le peintre et danseur Alexander Camaro (1901-1992). Tenu pour dégénéré par les nazis et donc interdit d'exposition, il a survécu comme danseur puis est revenu à la peinture, entre post-expressionnisme et surréalisme. C'est lui qui aurait proposé à Unica, dont il est alors l'amant, d'essayer l'aquarelle.

Voir le portfolio : [L'imaginaire fantastique d'Unica Zürn](#)

En 1953, encore dans le monde artistique berlinois, elle rencontre un artiste d'une tout autre importance que Camaro, Hans Bellmer (1902-1975). En 1934, il a construit *La Poupée*, sculpture de volumes courbes articulés en forme de corps nu acéphale. Il en a fait des suites de photographies, vite publiées dans la revue surréaliste *Minotaure*. Réfugié en France en 1938, passé dans la clandestinité durant l'Occupation faute d'avoir pu fuir aux Etats-Unis, illustrateur des récits érotiques de Georges Bataille, il est, dans le surréalisme d'après-guerre, celui qui fixe les pulsions et les obsessions sexuelles sans en rien dissimuler. Peu après leur rencontre, Zürn et Bellmer partent ensemble à Paris, où Unica fait la connaissance des amis de Bellmer : Man Ray, Victor Brauner, Max Ernst et Jean Arp, entre autres.

Cellules et nervures

Pour autant, ses dessins à l'encre noire rehaussés d'un peu de rouge et de rose n'ont rien en commun, ni avec ceux de Bellmer, ni avec ceux de ses amis, ni non plus avec ceux d'Henri Michaux, dont elle est proche à partir de 1957. Ils sont faits d'une multitude de petites formes jointives telles des cellules vues au microscope, et d'une chevelure de petits traits qui font songer à des nerfs ou des nervures – ou à des comètes observées au télescope. Elles sont parfois agrégées de manière à faire apparaître des éléments identifiables, seins aux extrémités pointées, sexe féminin, poisson volant, racines nouées, reptiles, têtes animales ou humaines.

Rarement, la perspective d'un paysage s'établit dans les lointains. Plus souvent, les lignes, d'une extrême finesse, tracent sur le papier des entrelacs, des guirlandes, des grappes. Les formes naissent les unes des autres, comme par parthénogenèse. Ce ne serait là qu'une analogie si têtes et anatomies n'étaient simultanément et indissociablement des deux sexes. Autrement dit, rien n'est définitivement fixé, il n'y a pas de limites.

Chaque dessin peut être interprété de plusieurs manières et cache des formes fantômes

Chaque dessin peut donc être interprété de plusieurs manières et cache des formes fantômes. Zürn en use de même avec les mots. A partir de 1953, elle compose des anagrammes, qu'elle définit ainsi : « *des*

mots et des phrases créés par la redistribution des lettres d’un mot ou d’une phrase donnés. Seules les lettres données peuvent être utilisées ». Elles le sont pour faire apparaître un tout autre texte, poétique et hermétique, qui serait le message secret dissimulé sous celui qui a été ainsi métamorphosé.

A force de voir des figures cryptées se révéler par le dessin et d’autres sens s’inscrire dans les mots, Zürn a fini par douter de la réalité de tout. La lucidité devient délire. Elle est internée à Berlin en 1960, puis à Sainte-Anne, puis encore à l’hôpital psychiatrique de La Rochelle et dans celui de Maison-Blanche à Neuilly-sur-Marne (Seine-Saint-Denis). Ses dix dernières années, jusqu’à son suicide, en octobre 1970 – elle se jette du balcon de l’appartement de Bellmer –, sont scandées par ces périodes d’enfermement. Ce sont aussi les phases pendant lesquelles elle remplit ses carnets de graphismes à l’encre qui, alternativement, se regroupent et s’éparpillent. Mais, à aucun moment, le trait ne perd quoi que ce soit de sa précision et de sa limpidité. On dirait les archives d’une civilisation perdue, animée par une logique continue et cependant inaccessible.

¶ Musée d’art et d’histoire de l’hôpital Sainte-Anne, 1, rue Cabanis, Paris 14^e. Jusqu’au 31 mai, du mercredi au dimanche de 14 heures à 19 heures. Entrée : 5 €.

Philippe Dagen